**Pierre Téqui : « La République rembourse sa cérémonie d'ouverture sur le dos de l’Église »**

[Tribune] L’historien Pierre Téqui revient sur le tableau « Synchronicité » de la cérémonie d’ouverture des JO 2024, où, selon lui, « Notre-Dame de Paris ne fut rien d’autre que l’éternel vaisseau de pierres dans lequel on a voulu faire voguer Bernard Arnault ».

Par Pierre Téqui, historien de l'art - 30/07/2024 – La Vie

Un tableau n’a pas retenu l’attention des commentateurs au cours de cette cérémonie d’ouverture. Intitulé « Synchronicité », il apparaît au terme de la première demi-heure de la cérémonie avec la vision de Notre-Dame de Paris.

Puisqu’une cérémonie d’ouverture révèle quelque chose de l’histoire de notre pays, il est pertinent d’examiner la place de la cathédrale de Notre-Dame de Paris dans un tel discours.

Énumérons les lieux de ce tableau : le chantier de Notre-Dame de Paris, les ateliers de maroquinerie de Louis Vuitton, la Samaritaine, nouveau siège de la marque, le Pont Neuf, et au bout de celui-ci, la Monnaie de Paris.

Curieux rapprochements…

Le mot « synchronicité » nous aide à comprendre ce qu’il faut voir, ou plutôt, à comprendre le message que la direction artistique a voulu transmettre.

Qu’est-ce qu’une approche « synchronique » ? C’est une perspective historique adoptée par l’historien lorsqu’il « étudie ou présente des événements, des éléments, des objets d’analyse en tant qu’ils sont contemporains, en dehors de leur évolution ». « Synchrone » est un terme que Patrick Boucheron – l’historien qui a participé à la conception de cette cérémonie – utilise aisément. Boucheron est bien trop intellectuel pour ignorer combien le mot « synchronie » est connoté. Avec son binôme « diachronie », le concept a fait la joie de tous les structuralistes pendant plusieurs décennies.

Un historien qui traite un sujet de façon diachronique cherche à observer l’évolution d’un objet d’étude au fil des époques. À l’inverse, une approche synchronique consiste à caractériser les différentes dimensions d’un même objet d’étude à un moment particulier du temps.

Ce temps de Notre-Dame de Paris est donc le nôtre, celui de 2024. La synchronicité met en avant le savoir-faire des artisans. Et où se situent les différentes dimensions des savoir-faire des artisans d’art ? Au chevet de Notre-Dame et auprès d’une malle Louis Vuitton.

Il y a une « synchronicité » entre les bâtisseurs de cathédrales et les artisans qui conçoivent les malles Louis Vuitton. LVMH a dû apprécier : l’héritage des bâtisseurs est entre les mains des maroquiniers du géant du luxe.

On le sait, les cathédrales peuvent être regardées de mille façons différentes. Parmi ces approches, il y a celle bien républicaine qui consiste à les laïciser. Cela implique de présenter une cathédrale en omettant de parler de Dieu pour se concentrer sur la prouesse architecturale.

Qu’est-ce qu’une cathédrale ? Un monument d’ingénierie dû au savoir-faire des artisans. Dire cela – et ne dire rien d’autre – c’est produire un discours éminemment républicain et empreint de laïcité.

Et c’est ainsi qu’on présenta Notre-Dame lors de la cérémonie d’ouverture : comme le produit d’un savoir-faire français.

Sur une musique de Victor Le Masne, ce tableau nous montra d’abord des tailleurs de pierre à l’œuvre, tandis que, en miroir, des danseurs enchaînaient des pas devant la façade de l’Hôtel-Dieu. Sur les échafaudages, des circassiens exécutaient de belles chorégraphies en s’élançant dans le ciel.

Au micro de France Télévision, Daphné Bürki appuyait ce que l’on voyait : « Après le cliché et l’exubérance, place au réel. Ce sont les artisans français qui sont mis à l’honneur : les sculpteurs, les charpentiers, les menuisiers dans un tableau où Thomas Jolly voulait mettre en lumière le savoir-faire des métiers d’art. »

Le plan suivant nous fait comprendre que ces métiers d’art ne se limitent pas aujourd’hui aux bâtisseurs de cathédrales : le porteur de flammes se rend dans un atelier où l’on voit des artisans fabriquer les malles qui, durant tous les Jeux Olympiques, vont transporter les médailles. « Hommage à ces artisans », entend-on de nouveau de la bouche de Laurent Delahousse. Pendant ce temps, les plans montrant des ciseaux ébarbant le beau calcaire lutécien ont laissé place à des ciseaux de maroquiniers découpant le précieux cuir marqué du fameux monogramme de Louis Vuitton.

Enfin, des grooms de la marque descendent ces malles depuis les toits de la Samaritaine. La femme aux puits des Évangiles devient celle qui nous abreuve de ce dont, sans doute, nous avons d’abord besoin : du luxe. Les malles descendent du ciel et sont portées en procession sur le Pont Neuf. Tels les reliquaires de la nouvelle religion olympique, ils servent à transporter les médailles coulées dans les creusets de la Monnaie de Paris. D’ailleurs, si Notre-Dame est toujours couverte d’échafaudages, le médaillier de la marque, lui, est un édifice achevé et livré.

Devant des centaines de millions de téléspectateurs à travers le monde, LVMH a tenu à marquer la filiation de l’excellence de son savoir-faire qui, des chantiers de cathédrales aux ateliers du luxe, continue de fournir ce que la France offre de plus beau au monde.

Habile placement de produit, qui s’inscrit dans une histoire millénaire : l’opération marketing est bien rodée et sans doute légitime au regard des millions investis par ce partenaire premium. Évidemment, quand on finance les trois quarts d’une cérémonie, on veut de la visibilité en échange. Qu’a obtenu le groupe ? Boucheron et Jolly ont décidé de leur offrir Notre-Dame de Paris, en toute « synchronicité ».

On a senti de l’amertume dans le communiqué de la CEF lorsque les évêques ont découvert la Cène jouée par des Drag-Queens ; comme si le diocèse regrettait son retour sur investissement après avoir tant dépensé d’énergie pour les Jeux olympiques. L’Église a eu le sentiment d’être le dindon de la farce.

Il me semble que ce sentiment d’amertume sera à nouveau présent lors de l’inauguration des vitraux ardemment souhaités par notre président.

Le diocèse ferait mieux de se méfier. Au cours de cette cérémonie, Notre-Dame de Paris ne fut rien d’autre que l’éternel vaisseau de pierres dans lequel on a voulu faire voguer Bernard Arnault. C’est sans doute là la marque d’un rapport de force bien plus inquiétant que beaucoup d’autres sujets dont on parle. Car, qu’on ne se méprenne pas, je ne suis ni contre le mécénat ni contre les rétributions en matière d’image. Mais, dans le cas qui nous occupe, ce n’est pas le diocèse qui a offert l’image de Notre-Dame à Bernard Arnault mais la République qui s’est remboursée sa cérémonie sur le dos de l’Église.